



Š i f r a k a n d i d a t a :

Državni izpitni center



JESENSKI ROK

Višja raven
FRANCOŠČINA
≡ Izpitna pola 3 ≡

Pisno sporočanje

A: Vodeni spis (180–220 besed)

B: Književnost – pisni sestavek (220–250 besed)

Sobota, 1. september 2007 / 90 minut (40 + 50)

Dovoljeno dodatno gradivo in pripomočki:

Kandidat prinese s seboj nalivno pero ali kemični svinčnik, enojezični in dvojezični slovar.

Kandidat dobi konceptni list in štiri ocenjevalne obrazce (dva 3A in dva 3B).

SPLOŠNA MATURA

NAVODILA KANDIDATU

Pazljivo preberite ta navodila. Ne izpuščajte ničesar.

Ne obračajte strani in ne začenjajte reševati nalog, dokler Vam nadzorni učitelj tega ne dovoli.

Prilepite kodo oziroma vpišite svojo šifro (v okvirček desno zgoraj na tej strani in na ocenjevalne obrazce).

Izpitna pola je sestavljena iz dveh delov, dela A in dela B. Časa za reševanje je 90 minut: 40 minut za del A in 50 minut za del B. Nadzorni učitelj Vas bo opozoril, kdaj lahko začnete reševati del B. Vračanje k delu A ni priporočljivo.

V delu A boste napisali sestavek, dolg od 180 do 220 besed, v delu B pa sestavek na temo iz književnosti, dolg od 220 do 250 besed. Dosledno upoštevajte navodila glede vsebine. Številka v oklepaju pomeni točkovno vrednost naloge.

Pišite v **izpitno polo** z nalivnim peresom ali s kemičnim svinčnikom. Pišite čitljivo. Če se zmotite, napačno besedo ali stavek prečrtajte in napišite na novo. Nečitljivi zapisi in nejasni popravki se pri ocenjevanju ne upoštevajo. Nečitljiv spis se točkuje z nič (0) točkami. Osnutek, ki ga lahko napišete na konceptni list, se pri ocenjevanju ne upošteva.

Zaupajte vase in v svoje sposobnosti.

Želimo Vam veliko uspeha.

Ta pola ima 8 strani, od tega 2 prazni.

PRAZNA STRAN

Obrnite list.

A: VODENI SPIS (180–220 besed) (Čas reševanja: 40 minut)

(20)

À dix-huit ans, je quittai Marseille et j'allai à Genève où je m'inscrivis à l'Université. Alors, la solitude de ma mère devint totale. Elle était déracinée à Marseille. Elle y avait bien de vagues parents mais ils étaient trop riches et ne la recevaient que pour lui faire ingurgiter leur luxe, lui parler de leurs hautes relations et l'interroger avec bienveillance sur le modeste commerce de son mari. Elle s'était abstenue au bout de quelques visites. Ne pouvant plus, depuis sa première crise cardiaque, aider mon père dans son travail, elle restait le plus souvent seule dans son appartement. Elle ne fréquentait personne car elle était peu débrouillarde. D'ailleurs, les épouses des confrères de mon père n'étaient pas son genre et elle ne leur plaisait sans doute pas. Elle ne savait pas rire avec ces dames de commerce, parler comme elles. Ne fréquentant personne, elle fréquentait son appartement. L'après-midi, après avoir terminé ses tâches ménagères, elle se rendait visite à elle-même. Bien habillée, elle se promenait dans son cher appartement, inspectait chaque chambre, tapotait une couverture. Ou encore elle considérait le beau sac à main que je lui avais offert dont elle ne se servait jamais car il aurait été dommage de l'abîmer.

Sa vie, c'était son appartement, c'était écrire à son fils, attendre les lettres de son fils, préparer ses voyages vers son fils, attendre son mari dans l'appartement silencieux, lui souhaiter la bienvenue lorsqu'il rentrait, être fière des compliments de son mari.

Un jour, à Genève, elle prit mon bras. «Dis-moi, ces fables que tu écris (ainsi appelait-elle un roman que je venais de publier) comment les trouves-tu dans ta tête? Dans le journal, ils racontent un accident, ce n'est pas difficile, c'est un fait qui est arrivé, il faut seulement mettre les mots qu'il faut. Mais toi, ce sont des inventions, des centaines de pages sorties du cerveau.» En mon honneur, elle brûla ce qu'elle avait jadis adoré. «Écrire un livre, c'est difficile, mais les médecins, ce n'est rien. Ils répètent ce qu'ils ont appris dans les livres et ils font tellement les importants. Des centaines de pages, répéta-t-elle rêveusement. Et moi, pauvre, je ne suis même pas capable d'écrire une lettre de condoléances. Une fois que j'ai mis 'je vous envoie mes condoléances', je ne sais plus quoi dire. Tu devrais m'écrire un modèle pour les condoléances, mais ne mets pas des mots profonds, parce qu'alors on comprendrait que ce n'est pas moi.»

Ce jour-là, je lui achetai des souliers de daim, malgré ses protestations. («Garde ton argent, mon fils, les vieilles femmes n'ont pas besoin de souliers de daim.») Je me rappelle sa hâte de rentrer à la maison «pour vite les regarder». Je la revois, ouvrant déjà le paquet dans l'ascenseur, puis circulant victorieusement dans mon appartement, les souliers à la main, les contemplant, les éloignant, fermant un oeil pour mieux les voir, m'en expliquant les beautés visibles et invisibles. Avant de se coucher, elle posa les souliers près de son lit «pour que je les voie tout de suite demain matin quand je me réveillerai». Elle s'endormit, fière d'avoir un bon fils.

Je ne lui écrivais pas assez. Je n'avais pas assez d'amour pour l'imaginer, ouvrant sa boîte aux lettres, à Marseille, plusieurs fois par jour et n'y trouvant jamais rien. (Maintenant, chaque fois que j'ouvre ma boîte aux lettres et que je n'y trouve pas la lettre de ma fille, cette lettre que j'attends depuis des semaines, j'ai un petit sourire). Et le pire, c'est que j'étais quelquefois agacé par ses télégrammes, toujours les mêmes: «Inquiète sans nouvelles télégraphie santé».

D'après Albert Cohen: Le livre de ma mère

Dans le texte ci-dessus, l'auteur décrit une femme qui ne vit que pour son mari et son fils: «Sa vie, c'était son appartement, c'était écrire à son fils, attendre les lettres de son fils, préparer ses voyages vers son fils, attendre son mari dans l'appartement silencieux, lui souhaiter la bienvenue lorsqu'il rentrait, être fière des compliments de son mari».

Le rôle de la femme a-t-il changé depuis? Quel est, selon vous, le rôle de la femme aujourd'hui?

PRAZNA STRAN